

L'OUVRAGE de Stefan Collini est un peu à l'image de son double titre et de sa couverture où deux personnages tournent le dos, l'un, assis dans l'herbe, rêve sans doute à l'avenir (*absent mind*), l'autre, plus engagé dans le réel (il est debout), ne l'appréhende toutefois qu'à travers la lecture de son journal (*intellectual*) (1). De la même façon, l'ouvrage, dans une certaine mesure, traite des intellectuels britanniques en leur tournant le dos et ne les évoque principalement qu'à travers les débats qui les ont agités ou qu'ils ont suscités en tant qu'objet historique, culturel ou sociologique dans une abondante littérature secondaire ou primaire que Collini étudie en détail (peut-être trop, il en résulte une impression un peu de déjà lu, plus on avance dans le livre, tant ces débats et arguments échangés sont répétitifs). L'introduction et la première partie définissent très clairement les termes du problème et les fondements de la critique que Collini adresse à toute la tradition du débat sur les intellectuels dans son pays. Alors que le stéréotype national suppose l'incompatibilité entre les « intellectuels » et la nation anglaise et que le mot irrite comme « *unbritish* », la question est sans cesse débattue, non seulement au xx^e siècle, en écho aux débats français ou américains contemporains, mais bien avant, tout au long du xix^e siècle, même si d'autres termes ou notions sont alors utilisés. Ce paradoxe renvoie au stéréotype de distinction culturelle et politique par rapport à la France notamment.

Collini dénonce une seconde idée reçue britannique : au xx^e siècle, les intellectuels, même s'ils existent en tant que figure sociale, n'auraient plus guère d'importance en regard d'autres groupes d'élites à mesure que la catégorie se massifie et se subdivise en groupes rivaux aux compétences de plus en plus spécialisées. Cette déploration sur l'absence actuelle ou récente de « vrais » intellectuels émane pourtant le plus souvent des intellectuels eux-mêmes. Pour l'auteur de *Public moralists*, ces deux idées reçues ne sont en fait que la mise au goût du jour de l'interprétation *whig* de l'histoire anglaise du xix^e siècle. Collini baptise « *Dreyfus envy* » cette lacune d'une histoire politique anglaise fondée sur la rupture qui aurait permis, selon certains essayistes, d'ouvrir, comme en France, un espace d'intervention aux intellectuels. Collini a beau jeu de souligner, dans la première partie comme dans les chapitres comparatifs de la troisième partie, que la thèse de l'exceptionnalité peut être reprise en fait pour chaque pays. Il faut comparer de façon moins superficielle au lieu d'opposer l'Angleterre au continent de façon binaire à partir de la thèse réductrice du caractère national éternellement ressassée depuis Burke et Tocqueville : la politique reposerait moins

* About Stefan COLLINI, *Absent Minds, Intellectuals in Britain* (Oxford, New York, Oxford U.P., 2006).

(1) Il s'agit de la reproduction d'un tableau

de 1937, *On the Map* de Sir William Coldstream (Tate Gallery) relevant d'un impressionnisme tardif.

qu'ailleurs sur des idées et réduirait donc le rôle des intellectuels à la portion congrue dans l'espace public.

Après cette mise en place utile, le lecteur est cependant déçu d'apprendre que l'auteur, malgré le titre annoncé, ne proposera pas une interprétation d'ensemble de l'histoire de la vie intellectuelle britannique, d'où l'absence de certaines figures majeures et la surreprésentation d'autres moins connues parce qu'elles ont participé largement au débat sur l'absence des intellectuels. Comme dans son recueil d'essais *English Pasts* (2), Collini réalise plutôt un travail de critique littéraire ou culturelle qu'une étude combinant la science politique, l'histoire et la sociologie. D'une certaine manière, il s'agit d'un livre au second degré sur les intellectuels, une critique de la critique des intellectuels et des usages du débat autour des intellectuels dans diverses conjonctures de la vie anglaise tout au long du xx^e siècle. Collini ne traite presque uniquement que le xx^e siècle car il faut que le mot « *intellectuals* » soit d'usage explicite et courant, ce qui n'est vraiment acquis qu'après 1900. Il utilise essentiellement des sources imprimées et se concentre sur les figures dominantes qui s'expriment sur le sujet, d'où l'absence des femmes (sauf Virginia Woolf), de groupes militants ou provinciaux qui n'ont pas accès à ces organes. On peut regretter cependant cette approche à dominante intellectualiste. Elle réduit l'enquête à un groupe fort restreint d'intervenants concentrés à Londres, Cambridge et Oxford et présents dans les médias dominants de chaque époque (grands journaux, grandes revues, chaînes culturelles de la radio et de la télévision). La première partie retrace en détail l'histoire du mot « *intellectual* » et ses significations et la seconde partie évoque le refus de l'usage de la notion notamment après 1945 où il est le plus développé. Elles sont particulièrement typiques de ce regard particulier autocentré. En revanche, la troisième partie tente une comparaison internationale, la quatrième partie met en scène les trajectoires des figures qui ont cultivé le thème du refus et la cinquième partie prend position sur quelques débats récents dans une perspective historique longue. L'auteur doit donc recourir malgré tout à des outils d'analyse empruntés à l'histoire sociale ou à la sociologie historique : étude des institutions (et notamment des systèmes universitaires et politiques), biographies comparées, sociologie des médias et du régime d'accès à la notoriété depuis les années 1960. Mais il le fait presque à regret, sans systématisme, et s'arrête parfois au seuil d'approfondissements qui auraient pu être éclairants, ce qu'il justifie par la crainte de sortir de son projet critique initial.

Consacrée à la sémantique historique du terme « *intellectuals* » ou de ses synonymes, la première partie met en valeur les qualités que connaissent déjà tous les lecteurs antérieurs des livres de Stefan Collini : subtilité dans l'analyse des textes, capacité à découvrir les cheminements des idées et des influences, rigueur pour démonter les ambiguïtés voulues dans les échanges polémiques, qualité de l'écriture, virtuosité des références et des citations. Comme en France, c'est l'affaire Dreyfus qui introduit le néologisme en

(2) Stefan COLLINI, *English Pasts* (Oxford, Oxford U. P., 1999).

anglais et, comme en France, le sens négatif est présent dès l'origine. Mais, à la différence de la France, l'importation de termes étrangers concurrents, comme *intelligentsia*, avec une nuance plus sociologique, sans la connotation critique ou de gauche de son usage russe originel et, dans les années 1920, l'arrivée du néologisme *highbrow*, venu d'Amérique, affectent, plus qu'en France, *intellectual* d'une nuance supplémentaire de prétention mal placée à la supériorité (3). Dans la première partie du xx^e siècle, des usages et sens multiples coexistent donc, aussi bien des usages anciens (personnes vouées à une activité intellectuelle), des sens étrangers (groupes occupant une position éminente) ou l'application à l'Angleterre d'exemples étrangers. Aux États-Unis, également, la naturalisation et l'unification du sens ne sont pas encore acquises des années 1900 aux années 1920. L'usage des guillemets ou des mises à distance perdure longtemps. Toutefois, dans les années 1930, « *intellectual* » devient plus fréquent en raison de l'interférence croissante entre l'histoire anglaise et celle du continent européen, notamment au moment de la guerre d'Espagne ou du développement de l'antifascisme (4). Une constante pourtant demeure : même ceux qui, de l'avis général, correspondent à cette identité cultivent une attitude distanciée à son égard et l'utilisent volontiers ironiquement, ainsi W. H. Auden. L'importation des sciences sociales d'origine américaine ou allemande et les traductions qui en résultent ont contribué à diffuser un sens plus neutre et simplement classificatoire d'« *intellectuals* » mais cela n'efface pas la multiplicité des sens concomitants dans les usages. De cette enquête préliminaire, Collini conclut qu'au début du xxi^e siècle « the *term* itself is alive and well and living in the English language » (p. 40). Il délimite trois sens principaux en anglais, un sens sociologique, d'extension très large, influencé par la définition de S. M. Lipset (5) ; un sens subjectif (attitude individuelle et intérêt pour les idées) qui donne lieu souvent à des jugements péjoratifs ; enfin un sens culturel : ceux qui détiennent une certaine autorité et peuvent s'adresser à un public plus large que leur spécialité. Ce dernier thème suscite les lamentations sur le déclin ou la disparition de cette fonction dans la société contemporaine. Collini récuse, en revanche, le sens étroitement politique caractéristique de la tradition française : en anglais, on peut avoir un rôle public d'intellectuel sans être actif politiquement. Cette différenciation des usages explique pourquoi il ne pratiquera pas beaucoup la première définition qui aurait supposé un livre de type sociologique et statistique. L'emploi du second sens aurait abouti à une galerie de portraits. En revanche le troi-

(3) Ce reproche d'élitisme était très marqué aussi en France dans les polémiques de l'affaire Dreyfus mais la récupération du mot « intelligence » par la droite et l'extrême droite dans les années 1920 face « au bolchevisme culturel » n'a pas maintenu cette critique puisque la droite intellectuelle voulait protéger l'élitisme intellectuel contre les projets égalitaristes de la gauche.

(4) Ce point est confirmé par le témoignage d'Eric Hobsbawm, jeune étudiant à Cambridge engagé à l'extrême gauche (cf. Eric J. HOBBSBRAWM, *Franc-tireur*, traduction française, Paris, Ramsay, [2002] 2005, chapitres 7 et 8).

(5) Seymour Martin LIPSET, « American intellectuals : their politics and their status », *Daedalus*, 88 (1959), p. 460, cité par COLLINI, *Absent minds*, op. cit., p. 46.

sième sens est au centre du livre. C'est le seul où le côté problématique de la catégorie peut être mis en question dans le cas anglais non dans les deux autres. Quatre dimensions sont nécessaires selon Collini pour être justiciable du sens culturel retenu : atteindre un certain niveau de réussite dans une activité intellectuelle ; accéder à des moyens d'expression publique vers des publics plus larges ; exprimer des opinions ou des vues qui concernent ces publics ; et enfin obtenir la réputation que ces opinions jouent un certain rôle dans le débat. Tous ces critères varient dans le temps et n'impliquent aucun jugement de valeur positif ou négatif. Si l'on peut s'accorder sur cette perspective qui rappelle d'ailleurs la définition proposée par Pascal Ory pour la France ou la démarche qui inspire mon essai sur *Les Intellectuels en Europe au XIX^e siècle* (6), on reste plus sceptique quant à la lecture réductrice que fait Collini des concepts de Bourdieu, notamment celui de « capital culturel » auquel il reproche un certain réductionnisme économiste qui assimile la notion d'autorité culturelle à une simple compétition (p. 57). Pour Collini au contraire, l'autorité culturelle est la résultante des quatre dimensions précédentes et échappe donc en partie aux calculs de l'individu concerné. Comme il s'agit d'une structure de relations, il y a toujours une tension entre l'expertise initiale et la volonté de sortir de son domaine de compétence à l'origine de la plupart des critiques des intellectuels, soit parce qu'ils outrepassent leurs compétences, soit parce qu'ils s'enferment dans leur spécialité. Ce double procès est récurrent pendant toute l'histoire des intellectuels et nourrit tous les clichés sur l'enfermement de la tour d'ivoire qu'on trouve dès le XIX^e siècle avant même que la notion se cristallise.

Au total, la culture britannique du XX^e siècle a rarement été marquée par une absence de discussion sur le sujet. Les chapitres des parties qui suivent s'emploient avec minutie, finesse et parfois ironie ou humour à mettre en œuvre cette perspective et à démonter toute une série d'idées fausses colportées par les débats récurrents. L'ancienneté de l'utilisation de la France comme contre-exemple est bien antérieure par exemple à l'affaire Dreyfus ou même aux divergences politiques du XX^e siècle. Collini rappelle ainsi des polémiques apparentées des années 1830 ou 1860 sous la plume de Bulwer Lytton, John Stuart Mill, Matthew Arnold ou J. R. Seeley. Ce dernier déplore par exemple le déclin philosophique de l'Angleterre par rapport aux XVII^e et XVIII^e siècles et le met en rapport, non avec un trait national, mais avec un manque d'organisation universitaire moderne.

L'affaire Dreyfus est interprétée Outre-Manche comme une preuve supplémentaire des défauts du caractère national français et des Latins en général, si bien que la conviction de l'innocence du capitaine traverse les partis et les classes au lieu de reproduire les clivages existant en France entre élites traditionnelles d'un côté, avant-garde littéraire et universitaires

(6) P. ORY et J.-F. SIRINELLI, *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours* (Paris, A. Colin, coll. Tempus, [1986] 2004) ; et C. CHARLE, *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle*, essai d'histoire comparée (Paris, Le Seuil, « Points », [1996] 2001).

modernistes de l'autre (7). Le malentendu ne fait que s'aggraver lors de chacune des crises françaises où les intellectuels interviennent collectivement et s'affrontent autour de systèmes de valeurs incompatibles (Front populaire, régime de Vichy et Libération, guerres coloniales, instabilité politique de la Quatrième République, etc.). Elles permettent de raffraîchir le vieux stéréotype antifrçais et de connoter négativement un terme source de désordres chez le voisin. L'Allemagne joue aussi un rôle péjoratif puisque les professeurs, si révéérés comme exemples de savants chez les réformateurs anglais de l'université de la fin du XIX^e siècle, défendent la mauvaise cause à travers leur adhésion au manifeste des 93 qui se solidarise avec le militarisme prussien. Les malentendus sont plutôt renforcés avec l'arrivée des intellectuels réfugiés juifs ou antinazis d'Europe centrale dans les années 1930. Pourtant c'est le moment où la figure de l'intellectuel engagé semble la plus proche d'être naturalisée anglaise à travers la mobilisation pour la cause républicaine espagnole ou la lutte contre le fascisme. Mais le grand sursaut national de la guerre, l'échec des pays européens face aux dictatures, l'influence croissante des idées américaines par le biais de grandes revues intellectuelles liées à la guerre froide, comme *Encounter*, redonnent toute sa vigueur à la thèse de l'absence des intellectuels en Angleterre dans les années 1950. Cette dérive des continents entre le Royaume-Uni et l'Europe continentale n'a fait que s'accroître avec l'exclusion de l'Angleterre de la construction européenne initiale, avec – ce que ne dit pas assez l'ouvrage – l'intensification des échanges franco-allemands ou des relations intellectuelles directes Allemagne-États-Unis ou France-États-Unis, ce qui renforce l'insularité de la vie intellectuelle anglaise, comme l'atteste l'effondrement des courants de traduction d'œuvres littéraires ou de sciences humaines entre les deux rives de la Manche si l'on exclut la littérature romanesque à grand tirage (8).

Il n'y avait pourtant nulle fatalité à cette évolution. Les années 1920 sont marquées, selon Collini, par une sorte de « guerre culturelle » autour des notions de « *high brow* » et « *middle brow* » importées d'Amérique. La première est revendiquée par provocation anticonformiste par les membres du cercle de Bloomsbury, Virginia Woolf en tête, la seconde par les écrivains à grand tirage hostiles à cette avant-garde méprisante et qui se veulent à l'écoute des publics issus de la démocratisation scolaire. Collini aurait pu noter ici combien ce débat rappelle celui qui oppose la gauche et la droite intellectuelle dans les mêmes années en France. Toutefois, ce qui fonde la force du groupe de Bloomsbury, c'est son accès à un média moderne à travers certaines émissions culturelles de la BBC et donc la possibilité de se battre presque à armes égales avec les tenants du grand public (Arnold Bennett,

(7) Cf. C. CHARLE, *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)* (Paris, Minuit, 1990, deux derniers chapitres).

(8) Cf. C. CHARLE, J. VINCENT, J. WINTER (eds), *Anglo-French Attitudes : Comparisons*

and Transfers between French and English Intellectuals XVIIIth-XXth Centuries (Manchester, Manchester U.P., 2007, notamment ma conclusion, pp. 299-310).

J. B. Priestley) qui critiquent cet intellectualisme arrogant. Les années 1950 apparaissent comme un retour à l'isolationnisme et la mise en place d'une *doxa* sur l'exception britannique, résumée dans deux articles toujours cités, l'un de Noel Annan « The Intellectual Aristocracy » dont Collini démonte les faiblesses historiques et sociologiques, et l'autre d'Edward Shils sur les intellectuels en Grande Bretagne publié dans *Encounter* où le diagnostic apparemment objectiviste cache mal une classification biaisée par des jugements de valeur implicites (« integration » versus « alienation ») (p. 145). Pourtant l'auteur souligne aussi qu'il existe des voies dissidentes contre cette nouvelle orthodoxie néoconservatrice : la *Declaration* des « *Angry Young Men* » contre l'apathie politique ambiante (1957), la collection d'essais intitulé *Conviction* émanant d'intellectuels socialistes à gauche du *Labour Party* (Raymond Williams, Richard Hoggart, Iris Murdoch en particulier) en 1958 ou le recueil édité par E. P. Thompson, *Out of Apathy* en 1960. Ce rappel d'un débat oublié lui permet de relativiser la nouveauté, à son avis surestimée, de la polémique déclenchée, dans les années 1960, par la *New Left Review* sur les spécificités des intellectuels anglais, interprétées dans le cadre d'une théorie néomarxiste inspirée du continent à travers Gramsci et Althusser. Collini reproche aux analyses de Perry Anderson et de ses amis non seulement leurs faibles bases empiriques (faute de travaux sérieux sur les intellectuels en Angleterre) mais surtout leur incapacité à ne pas reproduire, en l'inversant, la théorie *whig* de l'histoire, ou à ne pas tout juger en fonction d'un modèle simplificateur de la situation française considérée comme la norme idéale. Malgré les transformations sociales et universitaires des récentes décennies, Collini souligne la répétitivité des arguments échangés par la suite sur ces thèmes.

Dans les troisième et quatrième parties, l'auteur rompt avec le discours internaliste ou la chronologie politique pour adopter une autre perspective : la comparaison entre nations d'une part, l'usage de monographies de figures singulières, de l'autre, ou, pour parler autrement, un point de vue macro-social, d'une part, et micro-social, de l'autre. Quelle que soit la richesse des analyses, elles souffrent cependant de défauts inverses : comment traiter véritablement, en si peu de pages, l'histoire des intellectuels et des débats sur eux dans des pays aussi différents et complexes que les États-Unis (26 pages), la France (30 pages), chapitres précédés par une vue panoramique encore plus courte sur l'ensemble de l'Europe (19 pages) et suivis par un chapitre, trop développé à l'inverse pour son objet réduit, sur les mauvaises lectures britanniques du célèbre livre de Julien Benda, *La trahison des clercs* (qui a droit, lui, à 22 pages). Même si l'auteur atteste d'une connaissance approfondie de la littérature récente sur ces pays (en particulier sur la France où c'est devenu une spécialité très florissante), il ne semble pas tirer tout le parti des autres manières d'aborder les intellectuels pratiquées dans les ouvrages et articles étrangers sur lesquels il s'appuie. S'il a raison d'évoquer le caractère hautement sélectif de certaines filières d'accès au monde intellectuel en France qui ne le cèdent en rien à l'élitisme des *public schools* ou des

colleges les plus réputés d'Oxbridge (p. 267-269), il arrête la comparaison sociale trop tôt et oublie un certain nombre de médiations pour la rendre explicative pour ce qui l'intéresse : ce n'est pas parce que les normaliens de la rue d'Ulm se recrutent principalement au sein des classes moyennes intellectuelles dans l'entre-deux-guerres et accèdent aux positions dominantes des universités (et marginalement de la littérature ou de la politique) qu'ils ont une plus grande propension que les élites intellectuelles anglaises à adopter la posture de « l'intellectuel » ; l'élitisme du système des grandes écoles et l'homogénéité des fractions d'origine préparent sans doute à l'adoption de certaines attitudes (confiance en soi, revendication d'autonomie, adhésion à certaines valeurs idéalistes), mais ces éléments doivent être complétés par d'autres analyses sociales et culturelles ou politiques (notamment empruntées à la théorie des champs) que Collini ne mentionne pas ou qu'il se refuse lui-même de tenter sur ses propres objets (dans la quatrième partie), soit parce qu'il les a récusées d'emblée, soit parce qu'il n'en a pas saisi l'intérêt au nom d'un privilège accordé à l'étude des biographies individuelles ou des prises de position polémiques. En fait, ni la partie comparative, ni les monographies singulières ne produisent leurs pleins effets faute de cette prise en compte de l'articulation entre le capital culturel et symbolique des individus étudiés, les caractéristiques spécifiques du champ intellectuel et sa position variable dans le champ du pouvoir à l'époque où ils s'y font connaître et reconnaître. On reste pris dans la contradiction du « trop près, trop loin » que j'avais déjà mise en valeur à propos de l'ouvrage de Rémy Rieffel sur les intellectuels français sous la 5^{ème} République (9). T. S. Eliot, R. G. Collingwood, George Orwell, A. J. P. Taylor et A. J. Ayer qui bénéficient d'un chapitre particulier permettent d'évoquer divers moments du champ intellectuel anglais et différentes postures possibles de l'intellectuel à l'anglaise : rôle de la grande littérature et d'un certain élitisme chrétien qui rappelle la *clerisy* chère à Coleridge (Eliot), de la compétence philosophique fondant une prophétie politique (Collingwood), de l'écrivain socialement engagé qui pourtant dénonce les intellectuels politiques ou abstrus (Orwell), de l'historien ou philosophe académique devenu vedette médiatique (Taylor et Ayer) et épousant les travers du journalisme anti-intellectuel et du scepticisme de bon ton. Mais ces études de cas ne donnent que des conclusions par définition difficiles à généraliser, faute de mise en place des relations entre ces divers types d'intellectuels et les contextes globaux où ils agissent.

Dans la dernière partie, le propos se fait plus actuel et polémique et Collini aborde les évolutions contemporaines en essayant de réagir contre les lieux communs à la mode. Il fait en particulier une critique en règle des conférences d'Edward Saïd de 1993, *Representations of the Intellectual*, qui tombent dans tous les travers dénoncés tout au long du livre et analyse lon-

(9) C. CHARLE, « Trop près, trop loin », *Le Débat*, n° 79, mars-avril 1994, pp. 31-37, à propos de Rémy RIEFFEL, *La tribu des clercs, les intellectuels sous la Cinquième République* (Paris, Calmann-Lévy, 1993).

guement les changements du régime médiatique d'accès au public avec l'importance de la radio puis de la télévision face à la presse écrite, ce qui l'amène, contrairement à ses parti pris initiaux, à esquisser des analyses sociologiques des publics touchés par les émissions culturelles. Contre un certain pessimisme à la mode sur l'envahissement de la vie culturelle par le principe de la célébrité, au détriment de la véritable autorité intellectuelle, et sur la contradiction entre la spécialisation croissante et la capacité à toucher d'autres publics que les pairs, Collini souligne que ces nostalgies d'un âge d'or existaient déjà à l'époque de ces supposés âges d'or et que les moyens d'accès à des publics larges n'ont jamais été aussi nombreux ni divers, pourvu qu'on ne croit pas que la télévision est le seul média important. Il note, par exemple, que les revues dans lesquelles George Orwell publiait ses essais avaient des tirages infiniment plus modestes que les périodiques culturels de référence anglais contemporains (pp. 487-89). Les moyens de se faire entendre ne manquent donc pas aux intellectuels qui le souhaitent.

L'épilogue insiste sur l'utilité de la lutte contre les clichés au centre du propos de l'ouvrage parce qu'ils ont empêché une approche historique et compréhensive du thème des intellectuels en Angleterre. Pour Collini, ce travail préliminaire doit être poursuivi par des enquêtes de fond analogues à celles déjà entamées notamment en France et sur lesquelles il s'est partiellement appuyé pour démonter les faux arguments des essayistes. On ne peut que l'approuver. Il ajoute aussi sa conviction du rôle nécessaire et permanent des intellectuels dans une époque où les pouvoirs dominants disposent de tant de moyens d'influence et de propagande mais aussi où des fractions croissantes de la jeunesse passent par les universités et peuvent donc être ainsi en contact avec une fraction significative des intellectuels de plus en plus liés à l'université à la différence des époques antérieures. Si l'on ne peut que se réjouir de le voir terminer sur une note plutôt optimiste une étude qui, en bien des endroits, donnait au contraire une image plutôt négative ou pessimiste d'intellectuels en proie au ressassement, à l'autosatisfaction ou au regret du bon vieux temps, on regrettera que son analyse reste un peu courte à propos des évolutions contemporaines des universités. Tant la pression de la mondialisation des études que la commercialisation des formations supérieures, largement amorcées aux États-Unis et dans les pays de langue anglaise qui suivent leur exemple, laissent pronostiquer qu'au sein même des universités les fractions intellectuelles encore fidèles à l'idéal critique des Lumières ou à la vision libérale de l'Université du XIX^e siècle auront à se défendre pied à pied, non plus seulement contre les émules de Mrs Thatcher mais contre leurs propres collègues gagnés à une vision entrepreneuriale et utilitariste de leur tâche pédagogique, source de profits matériels juteux, qui domine déjà largement aujourd'hui des pans entiers des disciplines des « sciences humaines » sans parler des disciplines scientifiques et professionnelles (10).

CHRISTOPHE CHARLE

(10) Sur ce point, voir C. CHARLE et C. SOULIÉ (dir.), *Les ravages de la « modernisation » universitaire en Europe* (Paris, Syllepse, 2007).